



HAL
open science

**L'impact de l'espace sur le bouleversement de
l'éducation bourgeoise dans Rêve de femmes de Fatima
Mernissi et Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone
de Beauvoir**

Khadija Talibi

► **To cite this version:**

Khadija Talibi. L'impact de l'espace sur le bouleversement de l'éducation bourgeoise dans Rêve de femmes de Fatima Mernissi et Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir. 2019. hal-02065490

HAL Id: hal-02065490

<https://hal.science/hal-02065490>

Preprint submitted on 26 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'impact de l'espace sur le bouleversement de l'éducation bourgeoise dans *Rêve de femmes* de Fatima Mernissi et *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir

Khadija Talibi

L'espace fait l'objet de plusieurs approches littéraires. Sa promotion est une réponse à la redondance des pratiques littéraires caractérisées par une spatialisation croissante des formes poétiques et narratives comme le soulignent Roland Bourneuf et Réal Ouellet dans *L'Univers du roman* : « Loin d'être indifférent, l'espace dans un roman s'exprime [...] dans des formes et revêt des sens multiples jusqu'à constituer parfois la raison d'être de l'œuvre. »¹

En parlant des lieux, de paysages, les textes littéraires construisent des imaginaires du lieu, car il y a de la littérature et de l'histoire culturelle dans la géographie. Inversement, la littérature comprend une dimension géographique liée à sa vocation représentationnelle, notamment lorsqu'elle partage avec le lecteur une expérience vécue et la découverte d'un espace. Ce dernier, associé à l'Histoire, à la mémoire ou aux souvenirs, offre à l'écrivain la matière pour écrire.

L'examen de l'univers spatial laisse découvrir des lieux différents : espace de vie, espace social et espace vécu. Concepts nés sous la plume d'Armand Frémont au cours des années soixante-dix. L'espace de vie se construit sur les bases de la matérialité et des pratiques des individus qui l'organisent de manière cohérente et lisible pour chacun d'eux. Son analyse permet de dégager un certain nombre de « lieux idéologiques, porteurs de sens pour jouer un rôle central »² et qui le modélisent et le transforment. L'espace social est un moyen de saisir l'étendue de la territorialité de l'individu ou du groupe. Il se nourrit des échanges sociaux. L'espace vécu concède l'accès aux sentiments, affects et symboles qu'un individu ou un groupe tisse avec un espace particulier.³

Partant de ce postulat, notre démarche dans cet article consisterait d'abord à analyser ces espaces dans leurs interactions avec les narratrices de *Rêves de femmes* et *Mémoires d'une jeune fille* : Fatima Mernissi et Simone de Beauvoir; souligner le rapport de ces dernières avec les autres personnages et mettre le doigt sur ce qui participe de « la personnalité du lieu »⁴ et lui attribue une signification.

Comme tout acte de parole, l'acte d'écriture est un acte circonstancié, c'est-à-dire ancré dans un contexte spatio-temporel spécifique. Nous nous interrogeons dans ce travail sur

¹ Roland Bourneuf, Réal Ouellet, *L'univers du roman*, Paris, PUF, 1972, p.100.

² Guy Di Méo, *De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe*. *L'Espace Géographique*, n°4, 1990, p. 364.

³ Sandra Breux, *Ces spectres agités (Louis Hamelin, 1991) : analyse géocritique*, Cahier de géographie du Québec, vol.52, n° 147, 2008. p.473.

⁴ Mario Bédard, *Une typologie du haut lieu, ou le quadrature d'un géosymbole*, Cahier de géographie du Québec, vol.46, n° 127, 2002, p. 60.

l'impact de l'espace dans le bouleversement de l'éducation bourgeoise, à travers le récit de la relation parents/fille. Nous considérons cette relation comme procédé d'écriture qui peut nous offrir une lecture possible de deux textes différents, l'un appartenant à la littérature maghrébine d'expression française et l'autre à la littérature française.

Grande féministe musulmane, Fatima Mernissi « n'éprouve aucune crainte à évoquer les coutumes les plus controversées dans le monde musulman. »⁵ C'est ainsi que la publication britannique *The Guardian* a présenté cette figure emblématique de renom. D'origine marocaine, l'écrivaine appartient à une grande famille bourgeoise de Fès où elle a grandi au sein d'un harem. Dès son enfance, la narratrice était prise au piège des traditions et des coutumes en vigueur aux côtés de sa mère et de toutes les autres femmes qui habitaient sous le même toit patriarcal. Cependant, elle a fini par en échapper grâce à l'éducation, souligne-t-elle dans *Rêve de femmes*.

De son côté, Simone de Beauvoir est une autre militante des droits de la femme qui en parlant de ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, a déclaré dans *La force des choses* : « J'ai toujours sournoisement imaginé que ma vie se déposait dans son moindre détail sur le ruban de quelque magnétophone géant et qu'un jour, je déviderais tout mon passé. »⁶

Nous comprenons ainsi qu'essentiellement autobiographique, son œuvre raconte l'histoire d'une femme depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte en accordant une large part à ses parents et, en particulier, son père.

L'analyse sera menée selon une approche comparatiste et dans le sens de deux objectifs principaux : l'un consistera à mettre en avant les particularités de chacune des œuvres, l'autre permettra d'esquisser leurs grandes lignes communes. Ces objectifs établis nécessiteront un va et vient systématique entre les deux textes.

Notre article sera divisé en trois parties : la première sera axée essentiellement sur deux cultures antinomiques, où nous soulignerons la différence culturelle qui existe entre les contextes dans lesquels évoluent les deux auteures et ce, en confrontant leurs villes natales et leurs religions. La seconde traitera notamment de l'impact de l'espace sur l'éducation des filles. Nous préciserons l'évolution des deux héroïnes à travers la maison paternelle comme citadelle hermétique et l'école comme espace d'instruction et tremplin de réussite. Nous réserverons enfin une place singulière aux discours progressistes des parents qui mèneront au féminisme des filles.

I-Deux citadines dans deux villes impériales : Fès/ Paris.

L'histoire des individus et des sociétés s'inscrit fondamentalement dans un espace précis. Celles de Fatima Mernissi et de Simone de Beauvoir prennent dans deux villes impériales : Fès, l'une des capitales de la civilisation arabo-musulmane et Paris, Symbole de la culture française et l'un des premiers foyers en Europe de l'enseignement des arts.

⁵ Madeleine Bunting, *Can Islam liberate women?*, *The Guardian*, 8 décembre, 2001.

⁶ Simone de Beauvoir (1963), *La force des choses*, Gallimard, p.339.

Ville spirituelle et culturelle, Fès est une ville marocaine et un édifice de la culture islamique, de l'identité religieuse et de la mémoire sociale. Cité millénaire, vieille de douze siècles, elle est la première ville du Maroc, fondée en 171 H/ 789 J par Idriss 1^{er} venu d'Orient, fuyant la persécution abbassides. Fatima Mernissi restitue sa ville natale : « Je suis né en 1940 dans un harem de Fès, ville marocaine du IX^{ème} [SIC] Siècle, située à cinq mille kilomètres de la Mecque, et à mille autres du Sud de Madrid. »⁷

Dans cet espace, la romancière inscrit sa maison traditionnelle, le harem, lieu privilégié que partagent les frères Mernissi avec leurs petites familles. A cette époque, le Maroc était sous le double Protectorat français et espagnol. La narratrice distingue deux médinas au sein de la ville :

[...] Comme nous vivions à la limite de la vieille ville et de la nouvelle, nous voyions clairement les différences entre la Ville Nouvelle des Français et notre Médina, brillamment éclairée la nuit. [...] Les rues de notre Médina étaient étroites, sombres sinueuses, avec tant de chicanes et de tournants que les voitures ne peuvent s'y aventurer, ils n'en trouvaient plus la sortie. Voilà la véritable raison pour laquelle les Français ont été obligés de bâtir une nouvelle ville à leur usage : ils avaient peur de se perdre dans la notre.⁸

La discrimination spatiale amène à distinguer deux zones architecturalement différentes. Chacune répond favorablement aux besoins de ses occupants et conçue à leurs bons usages. L'étroitesse des rues de l'Ancienne Médina lui confère un caractère labyrinthique mais protecteur, d'où le recours des français à la construction d'un nouvel espace où ils peuvent se sentir plus rassurés. Il constitue, en quelque sorte « leur propre harem. »⁹

Lors de cette période, Fatima Mernissi énumère cinq groupes ayant contribué, pendant des siècles à la situation intellectuelle et économique de la ville : « d'abord, les ulémas, les érudits, [...], les Sharifs ou descendants du prophète [...], tadjars ou marchands [...], les familles de fellah ou propriétaires terriens [...], le cinquième groupe [...] étaient des artistes. »¹⁰

En dépit de la hiérarchie des groupes, l'essor de la ville semble l'affaire de tous, d'où leur réunion hebdomadaire à la mosquée Quaraouine, l'université la plus ancienne du Maroc et du monde arabo-islamique :

Officiellement, cette réunion du vendredi matin était religieuse, mais tout le monde, y compris les Français, savait que beaucoup de décisions importantes du Majlis al baladi étaient prises à cette occasion. Non seulement tous les membres du conseil municipal, comme l'oncle Ali, assistaient à cette prière, mais des délégués de tous les groupes sociaux de la ville, du plus prestigieux au plus humble étaient également présents.¹¹

La prière devient la stratégie permettant à tout un chacun de collaborer pour le bien de la cité. Toute personne ayant une fonction politique doit constamment assister à la prière puisque c'est le seul moyen de joindre les gens.

⁷ Fatima Mernissi (1994), *Rêves de femmes*, Paris, Michel Albin, p.5

⁸ Idem, p. 25.

⁹ Ibid.

¹⁰ Idem, p. 86- 87.

¹¹ Idem, p.85.

A Fès, les autorités religieuses, dont les ancêtres se trouvent en Andalousie et en Espagne musulmane, vouent leur vie à la science et à la pérennité de l'industrie du livre, encourageant la lecture, l'écriture et la collection des éditions rares ; d'où leur place privilégiée.

Les descendants du prophète occupent une place centrale dans les arbitrages de conflits et jouent un rôle symbolique dans les cérémonies de toutes sortes. Les marchands, dont le souci est de ramasser de l'argent et de faire des fortunes entretiennent des expéditions en Europe et en Asie pour fortifier les échanges commerciaux. Les fellahs constituaient le groupe le plus nombreux vu qu'il comprend les paysans pauvres, travaillant pour les propriétaires terriens : « Mon père et mon oncle étaient fiers d'être fellehs, mais appartenaient à la deuxième catégorie. »¹² Quant aux artisans, Fatima Mernissi s'en enorgueillit : « Notre ville est une ville d'artisans. »¹³ Plus loin, elle rajoute :

Les quartiers de Fès sont nommés selon les corporations d'artisans qui y travaillent. Haddadine (littéralement : les ferronniers)- est le quartier où l'on travaille le fer et le cuivre. Dabbaghine (peau tannée) est celui du cuir. Les potiers (quartier de la poterie) et vous alliez au Nejjarine (quartier du bois). Les artisans les plus prospères étaient ceux qui travaillent l'or et l'argent et ceux qui tissaient les fils de soie en luxueuses sfifa (passementerie) pour décorer les caftans brodés au préalable par les femmes.¹⁴

Comme les frontières existent entre l'ancienne et la nouvelle Médina, Les hudud séparent également les quartiers d'artisanat. La présence des corporations atteste de l'importance de l'artisanat dans l'économie de la cité.

Fès El Bali est le cœur historique de la ville ; il regorge de monuments et lieux historiques, éparpillés dans une multitude de ruelles labyrinthiques.

Aussi, dans *Rêves de femmes*, Fatima Mernissi évoque la Zaouia de Moulay Idriss, lieu saint de Fès, abritant le tombeau de Moulay Idriss, son fondateur. Les gens s'y rendent, non seulement pour prier, mais également pour guérir. Dans ce sens, la narratrice souligne :

Pendant des mois Samir et toi avez eu des cauchemars, m'a-t-elle raconté. Vous ne pouviez même pas voir la couleur rouge sans courir vous cacher. Nous avons dû vous conduire au sanctuaire Moulay Idriss plusieurs vendredis de suite pour que les sharifs effectuent sur vous un rituel de protection.¹⁵

La présence des descendants du Prophète dans ce lieu religieux renforce son prestige et appuie sa crédibilité aux yeux des habitants.

Le quartier des Andalous dont l'histoire remonte à 818 J-C, suite à une immense insurrection chrétienne qui obligea de nombreuses familles à se réfugier au Maroc, et où Moulay Idriss II, fils d'Idriss 1^{er} les installe sur la rive droite dénommée alors « Udwat Al Andalous ». La ville s'urbanise sur le mode andalou, des artisans, de petits marchands, néo musulmans, et des notables apportent leur espérance de vie citadine, leurs techniques ancestrales du jardinage, du bâtiment et de l'artisanat.

¹² Idem, p.86.

¹³ Idem p.85.

¹⁴ Idem p. 87-88.

¹⁵ Idem, p.26.

La description que la narratrice livre de la cour du harem permet d'apprécier les marques artistiques et culturelles du patrimoine andalou dans l'architecture interne de l'habitation :

Il y a la cour carrée, où règne la plus rigide des symétries [...]. La fontaine est ceinte d'une mince frise de faïence bleu et blanc qui reproduit le dessin incrusté dans les carreaux de marbre au sol. La cour est entourée d'une colonnade en arceaux [...] Tous les éléments s'inséraient par des effets de miroirs sans une symétrie implacable.¹⁶

La prédominance des influences andalouses s'avère très distincte et le brassage culturel s'étend jusqu'à toucher les juifs : « Dans Fès, les juifs ont leur propre quartier qu'on appelle le Mellah.¹⁷ Ce dernier offre une architecture typique, totalement différente, vivant au rythme du culte judaïque. Principal quartier de Fès-El-Jadid, devenu au XIV^e siècle le premier quartier juif du Maroc, sa place à côté du palais royal lui confère la protection directe du souverain Mérinide Moulay Yacoub. Fatima Mernissi insiste dans ce passage sur la cohabitation pacifique avec les juifs :

Comme nous, les juifs ont leurs propres prières, adorent leur Dieu et enseignent leur livre à leurs enfants. Ils lui ont construit une synagogue, qui est comme notre mosquée, et nous avons les mêmes prophètes, à l'exception de notre bien aimé Mohamed, que la prière et la paix de Dieu soient sur lui.¹⁸

Fès est une ville chaleureuse et accueillante. L'hospitalité de cette cité traduit la tolérance de ses habitants et l'acceptation d'autrui, en dépit de leur origine et de leur religion.

Ainsi, la narratrice a grandi au sein de cette ville impériale ; elle s'est nourrie de son histoire, de ses lieux historiques et de sa diversité culturelle.

Simone de Beauvoir, de son côté, relève les traits spécifiques de sa ville. Paris est la ville la plus importante de l'Europe. Son histoire à travers les siècles lui confère un statut privilégié dans le monde chrétien avec un rôle politique et économique majeur.

Dans ses *Mémoire d'une jeune fille rangée*, l'écrivaine trace la carte d'un Paris qui commence du boulevard la Rotonde où elle est née, jusqu'à la Sorbonne où elle a terminé ses études supérieures. Aussi, la narratrice précise son appartenance à cette cité et, particulièrement à la bourgeoisie parisienne. Elle se rappelle de la Belle époque où ses parents donnaient des dîners familiaux prestigieux, répondant aux exigences de leur classe sociale : « Les soirs où mes parents recevaient, les murs, les glaces du salon multipliaient les feux d'un lustre de cristal. Maman s'asseyait devant le piano à queue, une dame vêtue de tulle jouait du violon, un cousin du violoncelle. »¹⁹

Outre la musique, Simone parle de l'art dramatique, un domaine qui plaît beaucoup à son père : « Mon père m'emmena au théâtre de Dix-Heures, où j'entendis Dorin, Coline, Noël Noël, je m'amusais beaucoup. »²⁰ L'ambiance de la réception et la musique marquent le goût raffiné de cette bourgeoisie et la vie distinguée qu'elle mène. Paris est le symbole de la culture française et ses habitants ne cessent de montrer un grand intérêt aux arts. Passionné de cette

¹⁶ Idem, p.8.

¹⁷ Idem, p. 91.

¹⁸ Idem, p.92.

¹⁹ Simone de Beauvoir (1958), *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, p.14.

²⁰ Idem, p. 161.

activité culturelle, le père initie sa fille à tout ce qui peut développer son éducation artistique, en l'emmenant voir une pièce de théâtre à l'Odéon, espace inauguré dès le 18^{ème} siècle pour les représentations théâtrales.

La narratrice évoque également le Paris des années folles, une courte période de l'histoire de France (1919- 1929) comprise entre la fin de la Première Guerre mondiale et la crise économique et sociale à partir de 1929. Elle se distingue par la course au plaisir et se traduit par un immense désir de vivre. Les gens, par peur de l'avenir, profitent du moment présent ; c'est le règne de l'homme pressé, qui se hâte de vivre, de faire la fête :

Jacques me conduisit au Styx, rue Huygens, où il avait ses habitudes (et je me juchais entre Riquet et lui, sur un tabouret). Il (appelait le barman par son nom, Michel et) il commanda pour moi un dry-Martini. Jamais je n'avais mis le pied dans un café (et voilà que je me trouvais une nuit dans un bar, avec deux jeunes gens) pour moi, c'était vraiment de l'extraordinaire.²¹

En raison de longues années de privations et d'interdictions et à cause de son éducation stricte et rigoureuse, Simone se plaît avec Jacques, son cousin, qui lui fait découvrir un autre Paris, caractérisé par une nouvelle frénésie pour les bars et les cafés :

J'allais ordinairement au Jockey, boulevard Montparnasse : Jacques en avait parlé, et j'aimais, sur les murs, les affiches colorées, j'aimais les bouteilles lumineuses, les petits drapeaux bigarrés, l'odeur de tabac et d'alcool, les voix, les saxophones, les femmes [...] le tissu de leurs robes, la couleur de leurs cheveux [...] leurs grosses lèvres.²² (Idem, p.354)

Ce nouveau monde semble satisfaire la jeune adolescente qui vient d'un milieu purement catholique. Par cette nouvelle vie, elle bouleverse tous les tabous et toutes les règles de l'éducation bourgeoise. La parisienne vit son temps comme toute personne voulant goûter à la joie de vivre. Elle plonge dans l'ivresse des années folles, liberté des mœurs et paradis artificiel. Tout cependant se termine, dès qu'elle réussit son bac et s'inscrit à la Sorbonne. Elle évoque dans ces années l'avènement de la femme moderne et son insertion dans une société en mutation. Le monde s'adapte à cette évolution et les arts décoratifs prennent une place importante.

La femme s'émancipe, elle fume, met du rouge aux lèvres et surtout, elle fait des études supérieures qui étaient l'apanage des hommes : « En octobre, la Sorbonne fermée, je passai mes journées à la Bibliothèque Nationale »²³, souligne Simone de Beauvoir.

A l'espace des cafés, des bars et des cinémas succède celui de l'instruction, la Sorbonne dont la création remonte au 13^{ème} siècle. L'université vit essentiellement autour de la montagne Sainte- Geneviève, au sein du quartier latin qui est devenu aujourd'hui un centre universitaire de grande importance. Cet amour pour les études se traduit par sa présence régulière dans la Bibliothèque Nationale. Celle-ci constitue l'une des plus importantes bibliothèques au Monde, avec une collection estimée de trente millions de volumes. Cet établissement public est le dépositaire en France du dépôt légal depuis le règne de François 1^{er}.

²¹ Idem, p. 351.

²² Idem, p. 354.

²³ Idem, p. 7

Simone de Beauvoir est très imprégnée de sa ville natale. Tous les endroits qu'elle a fréquentés ont un impact sur son devenir.

La confrontation de Fès et de Paris fait ressortir leur prestige et leur grandeur qui ont marqué l'Histoire. Fatima Mernissi et Simone de Beauvoir semblent nourries de tous les événements qui ont marqué leurs cités ; d'où la description qu'elles livrent à ces espaces.

II-Impact de l'espace sur l'éducation des filles

L'étude de l'espace permet de saisir les multiples sens d'une œuvre. C'est un élément riche de par sa diversité et sa fonction aussi bien dans la construction et l'évolution des personnages que dans la narration : « c'est le lieu qui fonde le récit, parce que l'événement a besoin d'un *ubi* autant que d'un *quid* ou d'un *quando* ». ²⁴

Dans *Rêve de femmes* et *Mémoires d'une jeune fille rangée*, l'espace n'est pas uniquement une toile de fond, mais chaque lieu peut éclairer sur le sens de l'œuvre et particulièrement sur le sens que nous voulons donner à notre analyse.

1-La maison paternelle

Chez Fatima Mernissi, la maison « n'est pas seulement un ordre matériel, mais aussi un système symbolique complexe fait de pratiques, de valeurs, d'affectivité et de savoir faire » ²⁵. Le harem de Fès renvoie à la maison paternelle où la narratrice a grandi. Le mot harem dénote l'interdit en arabe « *haram* » qui est le contraire de ce qui est « *halal* », autorisé. Espace inviolé régi par des lois et des règles qu'il ne faut pas enfreindre, le harem réfère à un « lieu structuré, centré et concentré » ²⁶.

Dès les premières pages, la narratrice dresse les murs du harem depuis la cour centrale :

Notre harem de Fès est entouré de hauts murs et hormis le petit pan de ciel qu'on voit dans la cour [...] Bien sûr, si on grimpe les escaliers comme une flèche pour voir le ciel de la terrasse, on voit qu'il est plus grand que tout. ²⁷

La hauteur est révélée par les étages, les escaliers que par le ciel « carré » où « il apparaît terne à cause de l'encadrement où les hommes l'ont piégé. » ²⁸ Les murs qui connotent l'enceinte et le labyrinthe édifient le harem en tant qu'espace symbolique. Si l'enceinte renvoie aux fortifications dressées pour un extérieur menaçant, le labyrinthe parachève la protection de l'intérieur. Les murs sont des frontières concrètes séparant la vie à l'intérieur de celle du monde extérieur. L'image du monde de dehors semble dépeinte d'une manière romantique. Elle nourrit la fantaisie extraordinaire des femmes enfermées.

²⁴ Henri Mitterand (1986), « *Le lieu et le sens : l'espace parisien dans Ferragus de Balzac* », dans le discours du roman, Paris, PUF, p.194.

²⁵ Khalid Kajaj (2000), « La maison traditionnelle à Tétouan : patrimoine mémoriel et architecture domestique », dans Pierre Erny (dir) *Cultures et habitats : douze contributions à une ethnologie de la maison*, Montréal, L'Harmattan, p.115.

²⁶ Perla Serfaty-Garzon (1999), *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité*, Montréal, Editions du Méridien, p.55.

²⁷ *Rêve de femmes*, op.cit., p. 56.

²⁸ Idem, p. 9.

Ainsi, la mère de l'écrivaine souligne avec une grande sensibilité cet emprisonnement et cette soif de liberté :

Je me lèverai à l'aube, disait ma mère de temps en temps, si seulement je pouvais aller me promener au petit matin quand les rues sont désertes et silencieuses. La lumière doit être bleue, ou rose vif comme au coucher du soleil. Quelle est la couleur du matin dans les rues désertes et silencieuses.²⁹

Le dehors hante l'esprit des femmes qui imaginent des choses extraordinaires. A l'intérieur du harem, les femmes doivent se plier aux normes bien définies et imposées par les hommes : « Etre coincée dans un harem signifiait simplement qu'une femme avait perdu sa liberté de mouvement. »³⁰

Tout comme les autres femmes, la jeune fille doit se soumettre à des règles strictes, respecter les hudud : « Mon enfance était heureuse parce que les frontières étaient claires. La première en était le seuil qui séparait le salon de mes parents de la cour principale. »³¹

L'apprentissage des règles commence dès le bas âge et le bonheur de la narratrice reste étroitement lié aux respects de la ligne de démarcation, à commencer d'abord par l'espace réservé à ses parents pour se prolonger par la suite à l'ensemble du harem.

En imposant des règles à la collectivité, les hommes définissent le cadre social du groupe : « Si tu suis la qa'ida, rien de mal ne peut t'arriver »³², car le déni des règles serait une atteinte à la communauté, puisque l'individu dépend du groupe. C'est une machination psychologique qui fait fonctionner le harem et aussi un moyen de conserver les traditions culturelles. De cette manière, Fatima reconnaît les limites qui grandissent avec elle.

En plus des murs, la notion de la protection s'expose avec le portail du harem :

Le portail d'entrée de notre maison était un véritable hadada, [...], une arche gigantesque, avec de monumentales portes sculptées. Il séparait le harem des femmes des étrangers de la rue. L'honneur de mon oncle dépendait de cette séparation, nous disait-on. Les enfants pouvaient franchir le portail, mais pas les femmes adultes.³³

Qu'une femme franchisse le portail sans permission constitue une atteinte à l'honneur. A mesure qu'elle reste derrière le portail, qu'elle respecte les hudud, les hommes sont contents et rassurés : « Le portail nous protégeait également des étrangers postés à quelques mètres de là, sur une autre frontière, dangereuse et aussi importante, qui séparait la Médina de la Ville Nouvelle. »³⁴

Le portail est aussi une frontière dans le sens culturel ; il sépare deux mondes contrastants : la vie traditionnelle dans la famille et la vie dans la ville occupée par les Européens, la Ville Nouvelle des Français. Dès lors, il devient la ligne de démarcation entre le connu et l'étranger, les Arabes des Européens, l'Orient de l'Occident. En dépit de la curiosité et du désir incessant de liberté, le portail demeure fixe, de sorte qu'il est impossible à franchir.

²⁹ Idem, p.24.

³⁰ Idem, p. 35.

³¹ Idem, p.8.

³² Idem, p. 62.

³³ Idem, p. 23.

³⁴ Idem, p. 24.

Au sein du harem, les espaces privilégiés restent les salons du rez-de-chaussée :

De l'autre côté de la cour, il y a le salon de l'oncle Ali, qu'il occupe avec sa femme et leurs sept enfants et qui ressemble comme deux gouttes d'eau au notre. Ma mère n'avait pas permis de distinction visible entre le salon de l'oncle et le nôtre, même si, étant l'aîné, l'oncle avait droit à des appartements plus grands et plus luxueux.³⁵

Le salon désigne l'appartement de chaque famille. Or, ici, la coutume est entravée : l'aîné qui prend toujours la place du père après son décès doit jouir du plus grand espace, le voilà habiter un salon semblable à celui du benjamin car l'exigence vient de la femme. L'analogie des lieux dénote le caractère imposant de la mère de la narratrice qui s'oppose à la hiérarchie fraternelle.

Quant à Lalla Mani, la grand-mère, elle :

occupe le salon situé à ma gauche. Nous n'y allons que deux fois par jour, une fois le matin pour lui baiser la main, et une seconde fois le soir pour recommencer. Comme tous les salons, le sien est meublé de sofas couverts de brocards et de coussins qui courent le long des quatre murs. Un énorme miroir central réfléchit la porte et ses draperies et le tapis fleuri aux teintes claires qui recouvre entièrement le sol.³⁶

Son statut de mère lui confère le respect des grands et petits, ainsi qu'un espace luxueux digne d'elle. Sa relation avec les petits est restreinte. Elle se fait dans un certain rituel relatif aux coutumes : lui baiser la main est un signe de respect.

D'autres lieux importants sont à signaler au sein de la bâtisse :

Sur le côté droit de la cour se tient le plus grand et le plus élégant de tous les salons : celui des hommes, où ils prennent leurs repas, écoutent les informations, traitent les informations, les affaires et jouent aux cartes. Les hommes sont en principe les seuls à avoir accès à un énorme meuble contenant un poste de radio, trônant dans le coin droit de leur salon. Il est fermé à clef quand la radio n'est pas utilisée. Des haut-parleurs installés à l'extérieur permettent à tout le monde d'écouter. Mon père était sûr d'être avec mon oncle le seul à détenir les clefs de ce meuble. Pourtant, assez bizarrement, les femmes pouvaient écouter régulièrement « la voix du Caire ». Chama et ma mère dansaient souvent sur les airs que la radio diffusait, accompagnant de la voix la princesse libanaise Asmahan dans Ahwa.³⁷

La spatialité du salon est largement dépeinte comme étant le lieu exclusif des hommes où ils exercent diverses activités loin des femmes. Le lieu est doté d'un objet symbolique, « la radio », considérée comme une source d'information, voire de libération aidant les femmes à découvrir le monde extérieur, à l'insu des hommes. Les messages de liberté envoyés par la voix d'Asmahan constituent une vraie menace qui peut déséquilibrer la vie du harem. Ainsi, les femmes ne peuvent écouter que les programmes tolérés par les hommes et en leur présence.

Or, tout ce qui est interdit est fortement désiré par les femmes. Celles-ci manifestent en conséquence leur supériorité par le recours à la violation des règles ; d'où le vol de la clef du salon. Cette obsession d'accéder à leur désir devient une vengeance implicite traduisant une douleur profondément enfouie : l'enfermement et l'aspiration à la liberté.

³⁵ Idem, p.9-10.

³⁶ Ibid.

³⁷ Idem, p.11.12.

Le harem abrite également les cousines divorcées, les réfugiées et les bonnes qui occupent les étages supérieurs. Ces derniers : « étaient très simples, avec un sol carrelé de blanc, des murs blanchis à la chaux et un mobilier rudimentaire. Des sofas très étroits, tendus de coton rustique multicolore étaient déposés ça et là, sur des tapis de raphia aisément lavables. »³⁸ Les lieux contrastent par excellence avec les salons, ce qui traduit remarquablement cette hiérarchie au sein du harem. Cependant, « la vie dans les étages était plus facile, surtout parce que tout y était accompagné de « hanan, cette qualité affective typiquement marocaine. »³⁹ et que la narratrice retrouve particulièrement chez tante Habiba, « répudiée et renvoyée sans aucune raison par un mari qu'elle aimait tendrement. »⁴⁰ Situation humiliante pour la femme qui reçoit du rejet à l'encontre de l'affection et la tendresse dont elle déborde. La narratrice et les autres enfants trouvent refuge chez elle le soir, car elle les envoûte avec ses histoires imaginaires, les emmenant loin du harem : « Ainsi par des soirées bénies, on s'endort en écoutant la voix de notre tante ouvrir des portes magiques donnant sur des prairies baignées de clair de lune. »⁴¹

Victime de l'injustice masculine, cette femme puise sa force de sa condition au sein du harem. Les contes qu'elle raconte ensorcellent les enfants mais lui permettent également un voyage au-delà des murs du portail. L'art de raconter devient l'échappatoire imaginaire et l'évasion immobile au cœur de la maison. Son statut de conteuse officielle des lieux inspire la narratrice : « Ses contes me donnaient envie de devenir adulte, pour pouvoir à mon tour développer des talents de conteuse. Je voudrais comme elle, apprendre l'art de parler la nuit. »⁴²

Ainsi, Fatima Mernissi s'imprègne d'histoires imaginaires, apprécie « la nuit », moment de bonheur, au point de vouloir grandir pour exercer le même rôle.

Si elle est séduite par les contes, c'est pour pouvoir veiller la nuit et passer d'agréables moments. Le désir inaccompli devient rêve inassouvi de vivre librement et se débarrasser des contraintes du harem. En effet, ce dernier et la contrainte deviennent indissociables. Le poids de l'assujettissement génère et entretient l'obsession de la libération qui tend à devenir un synonyme du désir.

Outre les étages supérieurs, un endroit d'une extrême importance est à convoquer : la terrasse. Selon l'auteure, « le bonheur ne se conçoit pas sans terrasse. »⁴³

Lieu de prédilection, cet espace d'évasion constitue une fuite immobile et créative où par l'art de raconter, de danser, de jouer des pièces de théâtre et de chanter surmonte la claustration. La terrasse fait voler en éclats le stéréotype selon lequel le harem est une spatialité fermée. Cette simulation de fuite procède comme une convocation de l'extérieur à l'intérieur et marque sa

³⁸ Idem, p.19.

³⁹ Ibid.

⁴⁰ Idem, p.7.

⁴¹ Idem, p. 21.

⁴² Idem, p. 22.

⁴³ Idem, p. 137.

faillie. Le harem emprisonne les femmes certes, mais celles-ci le menacent de son intérieur. Les représentations théâtrales de la terrasse sont l'apanage de Chama, la cousine de l'écrivaine. Elle met en scène la vie de la chanteuse libanaise Asmahan : « Les femmes arabes réduites à danser dans les cours fermées à double tour, admiraient Asmahan en qui elles voyaient la réalisation d'un rêve : danser dans les bras d'un homme à la manière occidentale, et suivre le rythme de la musique en se serrant tout contre lui. »⁴⁴ Fatima Mernissi met l'accent sur la sensibilité des femmes et leur romantisme. Elles aspirent à une vie à côté des hommes et refusent d'être emprisonnées dans les harems attendant leur retour. Ce n'est pas en s'opposant à la gent masculine que les femmes s'affirment mais en se partageant tout dans la vie.

Au sein de cet espace clos, l'éducation de la jeune fille s'avère l'affaire de toutes les femmes, avec en tête, sa mère. Désormais, son apprentissage de la vie semble tiraillé entre deux visions opposées car les femmes ne partagent pas les mêmes opinions : « Une partie de grandes personnes dit que le harem est une bonne chose, alors que l'autre prétend le contraire. »⁴⁵ Pour le premier camp, la situation est naturelle, et il faut l'accepter comme telle. A l'inverse, la mère de l'écrivaine conteste de vivre sous le joug conservateur et traditionnaliste. Ce qui laisse déduire que les femmes étaient rarement unanimes dans leur affrontement avec les hommes. La situation des femmes devient douloureuse quand d'autres femmes sont complices avec les hommes et parlent le même discours : le respect des traditions. Seule la solidarité féminine peut fortifier leurs revendications : « Si la solidarité féminine existait, nous ne serions pas coincées sur cette terrasse. Nous serions en train de faire le tour du Maroc, ou même de voguer sur la cité d'Ebène, où bon nous semble.⁴⁶ »

Désormais que reste-t-il à ces femmes rebelles que le refuge dans l'onirisme où elles peuvent tout manifester. Cependant, en dépit des conflits de générations et des litiges incessants, les femmes du harem partagent un point commun : le refus de la polygamie : « la haine féroce de la polygamie était probablement le seul point commun entre ma mère et Lalla Radia, la mère de Samir. »⁴⁷

Le père de la narratrice et son oncle Ali sont monogames. Ils font partie des nationalistes qui combattent les Français et promettent l'avènement d'un nouveau Maroc, basé sur l'égalité de tous et que toutes les femmes doivent avoir le même droit à l'éducation que les hommes, ainsi que d'être la seule femme de leur mari.

Qu'en est-il de la maison paternelle de Simone de Beauvoir ?

Pour l'écrivaine française, cet espace constitue : « une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme. »⁴⁸

⁴⁴ Idem, p.100.

⁴⁵ Idem, p.39.

⁴⁶ Idem, p. 134.

⁴⁷ Idem, p.143.

⁴⁸ Gaston Bachelard (1961), *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, p.26.

Issue d'une famille bourgeoise, Simone habite un appartement cossu, révélateur de sa classe sociale. Ainsi, décrit-elle le lieu de ses premières années :

L'appartement était rouge, rouges étaient la moquette, la salle à manger Henri II, la soie gaufrée qui masquait les portes vitrées, et dans le cabinet de papa, les rideaux de velours, les meubles de cet antre sacré étaient en poirier noirci ; je me blottissais dans la niche creusée sous le bureau, je m'enroulais dans les ténèbres ; il faisait sombre, il faisait chaud et le rouge de la moquette criait dans mes yeux. Ainsi se passa ma petite enfance. Je regardais, j'apprenais le monde à l'abri.⁴⁹

En dépit de l'aisance que dégage l'habitat luxueux, Simone n'en retient que l'obscurité. L'endroit est synonyme d'un « antre ». Ce qui lui confère un trait repoussant, symbolisant l'étouffement, l'enfermement et l'isolement.

L'éducation de la narratrice débute dans cet appartement. Elle apprend le monde en retrait et le contact avec les livres se fait dans la bibliothèque de son père. Cependant, rien n'échappe au contrôle des parents : « On ne me donnait que des livres enfantins, choisis avec circonspection, ils admettaient les mêmes valeurs que mes parents et mes instituteurs : les bons sont récompensés, les méchants punis. »⁵⁰

Il est vrai que les livres élargissent ses connaissances, mais cet objectif est proportionnel chez les parents de Simone. Il s'agit des livres par objectifs. La lecture doit servir leurs intérêts, répondre à leur ambition et cadrer le monde de leur fille afin de mieux la surveiller. La narratrice se remémore un jour où sa mère la surprend avec un livre qui lui est interdit de toucher :

Un jour, comme je travaillais devant le bureau de papa, j'avisai à portée de ma main un roman à couverture jaune : *Cosmopolis*. Fatigué, la tête vide, je l'ouvris d'un geste machinal, je n'avais pas l'intention de le lire, mais il me semblait que sans même réunir les mots en phrases, un coup d'œil jeté à l'intérieur du volume me révélerait la couleur de son secret. Maman rugit devant moi. -Que fais-tu ? Je balbutiai. -Il ne faut pas ! dit-elle, il ne faut jamais toucher aux livres qui ne sont pas à toi.⁵¹

La petite fille est consciente que les livres portent des secrets et que l'apprentissage du monde extérieur doit se faire à l'insu de ses parents.

A mesure qu'elle grandit, les murs de l'appartement l'étouffent : elle se réfugie dans des livres, qui n'assouissent cependant pas ses passions. Elle se pose des questions qui restent en suspens ou reçoit des réponses, telle « ça se doit-ça ne se doit pas. »⁵² Elle reçoit les prémises d'une éducation rigoureuse.

Ainsi, elle accuse sa mère d'un abus de pouvoir et de décisions arbitraires car celle-ci ne les justifie pas : « la sollicitude de ma mère me pesait. Elle avait « des idées » qu'elle ne se souciait pas de justifier. »⁵³

Quant à son père, il ne contredit pas sa femme, donc il ne faut pas compter sur lui : « si j'avais recouru à mon père, il m'aurait répondu : fais ce que ta mère te dit. »⁵⁴ Dans ce lieu, la

⁴⁹ *Mémoire d'une jeune fille rangée*, op.cit., p.11-12.

⁵⁰ *Idem*, p.69.

⁵¹ *Idem*, p.109.

⁵² *Idem*, p. 140.

⁵³ *Ibid.*

complicité parentale pèse lourd sur la petite fille. Désormais, inutile qu'elle les interpelle pour lui révéler les secrets du monde extérieur. En effet, l'autorité des parents prend plus d'ampleur et la relation avec leur fille devient compliquée.

Jacques, le cousin de Simone, prend en charge la mission dont démissionnent les parents. Il la mène vers un autre monde :

Tu vas l'initier à la littérature moderne ? lui avait demandé mon père d'un ton mi-ironique, mi-pincé.-Mais rien ne pourrait me faire plus de plaisir, avait dit Jacques. Il prenait cette tâche à cœur.-Tout de même, je t'ai fait connaître de belles choses !, me disait-il parfois avec fierté. Il me guida d'ailleurs avec beaucoup de discrétion.⁵⁵

Le jeune homme lui offre un autre genre de livres, une autre littérature, moderne et ouverte qui répond à l'esprit du temps, différente des livres « policés » de ses parents. Dès lors, Simone échappe au contrôle parental et pénètre dans un univers où les interdits et les traditions sont révolus.

Simone de Beauvoir se rappelle aussi du deuxième appartement de son enfance, où elle a vécu les mêmes sentiments : « Nous avons déménagé. Notre nouveau logis, dispersé à peu près comme l'ancien, meublé de façon identique, était plus étroit et moins confortable. »⁵⁶

Suite à la guerre, le bouleversement de la situation financière de la famille les astreint à déménager dans un appartement moins coûteux :

Pas de salle de bain, un seul cabinet de toilette, sans eau courante : mon père vidait chaque jour la lourde lessiveuse installée dans le lavabo. Pas de chauffage, l'hiver, l'appartement était glacé [...] Sortie de mon lit, il n'y avait pas un coin qui fût mien. [...] J'avais appris à faire mes devoirs, à étudier mes leçons dans le brouhaha des voix. Mais il était pénible de ne jamais pouvoir m'isoler.⁵⁷

La narratrice fait la description d'une maison dépourvue de confort et la vie difficile que mène toute sa famille, habituée autrefois au goût du raffinement. La petite souffre vraiment, de l'étroitesse de l'appartement. Déjà dans le premier et, en dépit de tout le confort et l'étendue des lieux, Simone étouffe, alors, qu'il lui est possible de s'isoler dans la bibliothèque de son père et de lire à loisir.

Cependant, dans la deuxième maison, le contrôle semble fortement renforcé et la petite fille ne peut s'écarter des membres de sa famille, afin d'effectuer ce qu'elle désire. Malheureusement, dans ce petit espace, la surveillance devient facile aux parents et écrasante pour Simone.

Lucide, elle s'accroche aux études, convaincue qu'elles restent la seule solution pour aboutir à un meilleur avenir et assurer une belle vie : « Mon père n'était pas féministe [...], mais nécessité fait loi. -Vous, mes petites, ne vous mariez pas, répétait-il souvent.-Vous n'avez pas de dot, il faudra travailler. »⁵⁸ Etant déclassée, la famille exhorte les filles à avancer dans leurs études, car elles n'ont pas de dot comme le veut la coutume bourgeoise. La nécessité oblige

⁵⁴ Idem, p. 142.

⁵⁵ Idem, p.264.

⁵⁶ Idem, p.129.

⁵⁷ Ibid.

⁵⁸ Idem, p.232.

les parents à pousser plus loin leurs filles et à changer leurs objectifs. Au lieu de préparer de futures mères, ils continuent à forger des filles indépendantes.

2-L'école, une voix de libération et tremplin de réussite

La narratrice de *Rêves de femmes* distingue deux écoles : l'école coranique et l'école française. Dès les premières pages, Fatima Mernissi parle de son premier lieu d'instruction. Elle met plus l'accent sur l'austérité de l'institution que sur la description de l'école elle-même :

L'éducation, c'est apprendre à récupérer les hudud, dit Lalla Tam, la directrice de l'école coranique où l'on m'a envoyée à l'âge de trois ans rejoindre mes dix cousins. Lalla Tam a un long fouet menaçant. Je suis toujours d'accord avec elle sur tout : la frontière, les chrétiens, l'éducation.⁵⁹

Aussi, la narratrice inscrit-elle la mentalité rétrograde de l'institutrice qui par le bâton et sous la menace inculque aux enfants dès leur jeune âge un enseignement traditionnel. Pour accentuer son enseignement, celle-ci s'appuie sur la religion : « Etre musulmane signifie respecter les hudud. Et pour un enfant, respecter les hudud veut dire obéir. Je souhaitais de toutes mes forces faire plaisir à Lalla Tam. »⁶⁰ Lalla Tam induit les enfants en erreur et les plonge dans l'obscurantisme sous le voile de la religion. Elle impose les règles et astreint les enfants à obéir. Etant encore une petite fille, la narratrice se trouve toujours consentante, alors qu'elle ne saisit pas encore le mot hudud :

Dès que j'ai pu échapper à son regard, j'ai demandé à cousine Malika qui avait deux ans plus que moi, si elle pouvait me montrer exactement où étaient situées ces hudud. Elle m'a répondu que tout ce dont elle était sûre, c'est que tout se passerait bien si j'obéissais à Lalla Tam. Les hudud, c'est ce que Lalla Tam interdit.⁶¹

Crainitive et confuse, la petite Fatima se renseigne auprès de sa cousine Malika. Celle-ci renchérit les propos de leur enseignante. Selon elle, qui dit éducation, dit obéissance et respect des hudud. Son amour pour l'école naît depuis qu'elle s'est pliée aux normes de l'école coranique. C'était un amour conditionné.

L'écrivaine souligne qu'à cette époque, l'enseignement des filles se limite à l'école coranique, contrairement aux garçons : « La plupart fréquentaient l'école nationaliste mais quelques uns, les plus brillants d'entre eux, allaient au Collège musulman. [...] Le Collège était un établissement secondaire français qui préparait les fils des familles éminentes à des situations importantes. »⁶²

La domination masculine se situe également au niveau de l'instruction. Chose que prône la tradition, la place des filles est à la maison, quant à l'enseignement, il demeure l'apanage des garçons car l'avenir du pays est entre leurs mains, d'où leurs brillantes études : « Le niveau d'excellence des étudiants dépendait de leur connaissance de l'arabe, du français et de

⁵⁹ *Rêves de femmes*, op.cit., p.7.

⁶⁰ Ibid.

⁶¹ Ibid.

⁶² Idem, p.83.

l'histoire. Pour vaincre l'Occident, la jeunesse arabe devait maîtriser au moins deux cultures. »⁶³

Fatima Mernissi insiste sur cette double identité qui s'incarne dans l'apprentissage de l'arabe et du français. La première langue renvoie à la culture marocaine et la deuxième, à celle du colonisateur, afin de communiquer avec lui et le vaincre. Cependant, la situation ne tarde pas à bouleverser en faveur des filles :

Toute la ville fut mise sens dessus dessous quand les autorités religieuses de la mosquée Quaraouiyine, y compris Fquih Mohamed al Fassi et Fquih Moulay Belarbi Alaoui, demandèrent le droit pour les femmes d'aller à l'école, et, avec le soutien du roi Mohamed V, encouragèrent les nationalistes à ouvrir aux filles les établissements d'enseignements.⁶⁴

L'instruction des filles semble parmi les points forts que revendiquent les nationalistes. C'est une première dans la ville de Fès. L'idée semble approuvée par le Chef d'Etat et trouve son appui chez les autorités religieuses. En effet, l'enseignement comprend les filles qui sont aussi l'avenir du pays, c'est l'image que veut montrer le Maroc à l'Occident.

Or, la décision d'envoyer la narratrice à « une véritable école » reste une affaire monumentale qui exige un conseil de famille. En général, ce dernier se réunit lorsqu'il s'agit d'une décision cruciale ou lorsque la famille est confrontée à un problème sans issue : « dans le cas d'un changement d'école, la décision était trop importante pour que mon père puisse la prendre seul. »⁶⁵ Car pousser les filles dans les études, veut dire les confronter aux interdits.

L'écrivaine souligne aussi le rôle remarquable de sa mère qui demeure à l'origine du changement de son école coranique : « Dès qu'elle apprit la nouvelle, ma mère demanda à mon père que je sois transférée de l'école coranique de Lalla Tam dans une véritable école. »⁶⁶

Après le consentement familial, Fatima Mernissi accueille les bras ouverts l'école nationaliste de Moulay Brahim Kettani. Fascinée par son nouvel établissement, elle montre bien le contraste qui existe entre les deux écoles :

A l'école coranique, on était obligés de rester toute la journée assis en tailleur sur des coussins, avec une seule coupure au moment du déjeuner, qu'on apportait avec nous. La discipline était féroce. Lalla Tam vous fouettait si elle n'aimait pas votre façon de vous tenir, de parler ou de réciter les versets. Les heures paraissaient interminables, à apprendre par cœur et à « réciter »⁶⁷

Ce n'est qu'en fréquentant sa nouvelle école que la narratrice réalise la différence entre les deux. A l'école coranique, les conditions d'étude semblent dures et le régime militaire qu'adopte Lalla Tam rend les heures interminables. Or, comme c'est la seule école qui se trouve à l'horizon des petits enfants, ils ont astreints de se plier aux normes de cette discipline de rigueur. Sa contestation devient une désobéissance et un dépassement des hudud.

⁶³ Ibid.

⁶⁴ Idem, p.189.

⁶⁵ Idem, p.190.

⁶⁶ Idem, p.189.

⁶⁷ Idem, p.190.

Par ailleurs, l'enseignement dans la nouvelle école a l'air très souple et semble énormément plaire à la petite fille :

A l'école nationaliste de Moulay Brahim, tout était moderne. On était assis sur des chaises, à une table qu'on partageait avec deux autres filles [...] On ne s'ennuyait jamais. Non seulement on sautait d'un sujet à l'autre, de l'arabe au français, des maths à la géographie, mais en plus on passait d'une classe à l'autre. [...] On avait ainsi un répit substantiel d'une bonne dizaine de minutes et même si on arrivait en retard, il suffisait de frapper discrètement deux coups à la porte de la classe avant d'entrer. Ces deux coups me plaisaient particulièrement.⁶⁸

L'écrivaine insiste sur la manière dont est conçu le nouvel établissement. Construit à la française, ses classes sont équipées de chaises et de tables au lieu des coussins pour que l'apprentissage se fasse dans des conditions très aisées. Outre la richesse et la variété du programme scolaire, les élèves bénéficient de la présence de plusieurs enseignants d'où l'absence totale de l'ennui. L'auteure insiste aussi sur la récréation, moment tant désiré, car elle lui permet de renouveler son énergie et de reprendre la classe avec engouement et beaucoup de dynamisme. De plus, elle souligne l'importance de la discipline qui fait partie de l'instruction, d'où les petits coups à faire à la porte, une fois arrivée en retard. Le plaisir et le bonheur que procure la nouvelle école à la narratrice l'exhortent à travailler avec succès : « l'école moderne était si amusante que je me mis même à avoir de bonnes notes. »⁶⁹ Plus les conditions de travail sont favorables à l'école, plus le travail devient un plaisir. C'est ainsi que Fatima Mernissi prend goût aux études et s'y met avec beaucoup de joie, convaincue de l'importance de l'instruction et de son utilité pour changer le sort des femmes :

Tu vas changer le monde, toi, n'est-ce pas ? Tu vas conduire des voitures et des avions comme Touria Elalaoui (première femme pilote marocaine). Tu vas créer une planète sans murailles ni frontières, où les gardiens seront en vacances tous les jours de l'année.⁷⁰

La narratrice puise sa force de sa mère qui ne cesse de l'encourager afin qu'elle ne subisse pas le même sort qu'elle. Elle lui donne l'exemple de la pilote marocaine qui a volé au ciel grâce à l'instruction.

En revanche, Simone de Beauvoir, bien avant qu'elle ne soit inscrite à l'école, à cinq ans et demi, ses débuts d'instruction se font avec ses parents. Voulant que sa fille l'égale en piété et en vertu, sa mère lui choisit une école d'une grande renommée, pareille à celle qu'elle fréquentait étant une petite fille, convenable à son image au sein de la société bourgeoise :

Ma mère était née à Verdun, dans une pieuse et riche famille bourgeoise ; son père, un banquier, avait fait ses études chez les jésuites, sa mère, dans un couvent. Françoise avait un frère et une sœur plus jeunes qu'elle. Dévouée corps et âme à son mari, bonne maman ne témoignait à ses enfants qu'une affection distante ; et c'était Lili, la benjamine, que préférait bon papa, maman souffrait de leur froideur. Demi pensionnaire au couvent des Oiseaux, elle trouva des consolations dans la chaleureuse estime dont l'entourèrent les religieuses, elle se jeta dans l'étude et la dévotion ; passé son brevet élémentaire elle perfectionna sa culture sous la direction d'une mère supérieure.⁷¹

L'éducation religieuse semble être une tradition sacrée au sein de la bourgeoisie. Elle se transmet de mère en fille. Par conséquent, le choix de l'école ne semble pas anodin et répond

⁶⁸ Idem, p.191.

⁶⁹ Idem, p.192.

⁷⁰ Idem, p.194.

⁷¹ *Mémoires d'une jeune fille rangée*, op.cit., p.52.

aux aspirations de la mère qui participe au processus de l'éducation comme le veut la coutume bourgeoise. Simone se souvient de la veille de sa première classe :

Je sautai de joie dans l'antichambre : -« Demain, je vais au cours !-« ça ne vous amuseras pas toujours », me dit Louise. Pour une fois, elle se trompait, j'en étais sûre. L'idée d'entrer en possession d'une vie à moi m'enivrait. Jusqu'alors, j'avais grandi en marge des adultes, désormais j'aurais mon cartable, mes livres, mes cahiers, mes tâches, ma semaine et mes journées se découperaient selon mes propres horaires ; j'entrevois un avenir un avenir qui, au lieu de me séparer de moi-même, se déposerait dans ma mémoire ; d'année en année je m'enrichirais tout en demeurant cette écolière dont je célébrais à cet instant la naissance.⁷²

L'espace l'envoûte et la remplit de joie. Son moi est en parfaite symbiose avec ce lieu qui lui permet d'échapper au monde des adultes et de combler le vide qui est en elle. Elle associe sa vraie naissance au jour de son entrée à l'école. C'est maintenant que la nouvelle vie commence. Dès lors, elle s'approprie le temps et l'espace, organise un programme pour sa nouvelle existence, et voit déjà l'itinéraire de son avenir bien tracé.

Néanmoins aucune description n'est à révéler de l'espace, hormis le snobisme des institutrices : « nous ne sommes pas des institutrices, mais éducatrices. »⁷³ Une phrase qui semble beaucoup plaire à la mère de Simone : l'éducation passe avant l'instruction.

A l'école religieuse, l'apprentissage prépare les filles à leur rôle de futures mères mais le savoir reste une partie intégrante de leur éducation.

Simone va à l'école s'instruit et se cultive. Durant cette période, ses parents s'impliquent et prennent au sérieux ses études : « depuis que j'allais en classe, mon père, s'intéressait à mes succès, mes progrès. »⁷⁴ Quant à sa mère, Simone écrit elle : « contrôlait mes devoirs, et me faisait soigneusement réciter mes leçons. J'aimais apprendre. »⁷⁵

La petite fille trouve du plaisir à l'école et s'enorgueillit de l'attention dont l'entourent ses proches. Elle doit être bien instruite mais surtout bien éduquée, d'où le suivi méticuleux de ses parents et sa volonté de réussir sa vie.

Pendant les années de guerre, une partie de l'école se transforme en hôpital. Une occasion pour Simone de faire rejaillir quelques principes de son éducation :

On me parlait beaucoup des petits réfugiés et je voulus contribuer à adoucir leurs malheurs. J'inventai de ranger dans une boîte toutes les friandises qu'on m'offrait : quand la caisse fut pleine [...] maman m'aida à l'emballer et je la portai à ces demoiselles.⁷⁶

Faisant preuve de solidarité, la narratrice se conduit comme une fille exemplaire selon ce que lui dictent son éducation et son rang social. Le titre d'une petite fille modèle garantit l'amour, l'affection et l'admiration de sa mère : « L'aumônier du Cours Désir [...] félicita ma mère de ma bonne âme [...] J'amassai des mérites [...] j'inventai toutes sortes de mortifications, de sacrifice, de conduites édifiantes [...] Ma mère et ces demoiselles m'encourageaient. »⁷⁷

⁷² Idem, p.32.

⁷³ Ibid.

⁷⁴ Idem, p.36.

⁷⁵ Idem, p.33.

⁷⁶ Idem, p.41-42.

⁷⁷ Ibid.

Tout en continuant à faire preuve de charité, Simone dévoile les torts de l'institut religieux :

Je quêtai sur les grands boulevards, devant la porte d'un foyer franco-belge que dirigeait une amie à ma maman. Pour les réfugiés belges ! « Les pièces de monnaie pleuvaient dans mon panier fleuri [...] Quand, à la nuit tombée, je rentrai dans le foyer, on me félicitait avec condescendance. Je vais pouvoir payer mon charbon ! » Dit la directrice. Je protestai : « L'argent est pour les réfugiés. » J'eus du mal à admettre que leurs intérêts se confondaient [...] on m'avait jouée.⁷⁸

L'attitude inadmissible de la directrice déçoit la petite fille, qui semble dupée et touchée profondément par la mauvaise conduite de celle qui devait être un modèle parfait. L'innocence et le machiavélisme paraissent deux entités incompatibles. La narratrice embrasse la cause du « Bien » et demeure persuadée que le « Mal » reste le monde des adultes y compris les cadres religieux. Ces derniers sont sensés incarner l'image de la bonté, la pitié et la pure vérité.

Pourtant, pendant ses premières années d'école, Simone multiplie les succès et devient une enfant sage pour plaire à ses parents et conquérir l'admiration de ses enseignantes. Cependant, les défauts de l'institut religieux lui permettent de redéfinir son éducation. Son athéisme remonte à sa scolarité dans ce lieu.

Les années au Cours Désir sont ponctuées par des moments de joie, des succès et des résultats honorables grâce à un suivi remarquable des parents et une assiduité exceptionnelle de Simone. Or, durant cette période décisive, la vie de la petite fille prend un autre sens et démasque involontairement le monde des adultes, celui des religieux. Leur conduite se confond étrangement avec les principes et les valeurs qu'ils apprennent aux petites filles. Dès lors, il est facile à Simone de bouleverser l'ordre des choses et d'enfreindre les règles. Son moi refuse le mensonge, abjecte l'hypocrisie et opte pour la clarté et la franchise. Elle ne croit pas en Dieu et se libère joyeusement d'un lieu basé sur de faux principes : « Que j'étais heureuse d'en avoir fini avec le Cours Désir ! »⁷⁹

L'espace scripturaire est ce qui préoccupe particulièrement les deux narratrices. Leur objectif est de faire de leurs œuvres des lieux de naissance de leur féminisme.

III-Du conformisme au féminisme

Le déroulement de *Rêves de femmes* se fait dans le souvenir heureux de la narratrice relatif à cette finitude instaurée dès sa jeunesse. Elle grandit alors au sein des récits de femmes qui nourrissent son imaginaire et forgent sa personnalité.

Ainsi, dévoile-t-elle une galerie de portraits féminins dont ceux de la mère et la grand-mère restent les plus saillants. La plus rebelle du harem, la mère prépare sa fille à ne plus subir le même sort une fois grande. Cette mission commence dès le jour de sa naissance :

Samir et moi étions nés le même jour, un long après-midi de Ramadan, à moins d'une heure d'intervalle [...] Malgré son épuisement, ma mère a insisté pour que mes deux tantes et mes cousines lancent les mêmes youyous et célèbrent le même rituel que pour Samir. Elle a toujours

⁷⁸ Idem, p.40-41.

⁷⁹ Idem, p.161.

rejeté la supériorité masculine comme une absurdité en contradiction totale avec l'Islam. « Allah nous a fait tous égaux », disait-elle.⁸⁰

Consciente du poids de la tradition qui octroie aux garçons des privilèges au détriment des filles, la mère prépare le terrain à sa fille et impose pour elle un statut égal à son cousin, afin qu'elle ne grandisse pas avec le sentiment d'infériorité féminine. Par cet acte courageux, elle met fin à une coutume qui se veut éternelle.

A mesure qu'elle grandit, la narratrice partage la situation répressive des femmes. Beaucoup de questions traversent son esprit. En effet, lors d'une conversation avec sa grand-mère maternelle Yasmina, elle s'enquit des lois qui gèrent les harems, des lois sans doute impitoyables parce qu'elles ne sont pas faites par les femmes :

-Mais pourquoi ne sont-elles pas faites par les femmes ? Ai-je demandé.

-Dès que les femmes seront assez intelligentes pour commencer précisément à se poser cette question, a-t-elle répondu, au lieu de rester docilement à faire la cuisine et la vaisselle du matin au soir, elles trouveront une manière de changer les règles qui va complètement bouleverser la planète.⁸¹

Yasmina accuse les femmes qui se résignent à leur sort et s'oublient dans le travail domestique, considéré l'un des facteurs retardant leur émancipation. Les mutations dépendent d'elles car elles sont capables d'ébranler les règles imposées par les hommes et enracinées par leur mutisme.

La petite fille fait preuve de curiosité lucide que la grand-mère approuve, car c'est à partir de la remise en question de telles situations qu'elle peut agir en conséquence. Aussi, extrait-elle sa force du discours progressif de son aïeule qu'elle trouve rassurant et encourageant :

Tu deviendras une dame moderne, instruite. Tu réaliseras le rêve des nationalistes. Tu apprendras les langues étrangères, tu auras un passeport, tu liras des livres et tu t'exprimeras comme une autorité religieuse. A tout le monde, tu t'en tireras mieux que ta mère.⁸²

En brossant à Fatima le tableau d'un bel avenir, Yasmina lui annonce un futur brillant. Seule l'instruction reste l'itinéraire capable de lui ouvrir les portes de la modernité et lui assurer excellent statut.

Dans le même contexte, une autre femme du harem lui souligne l'importance de l'instruction : Mina, l'esclave affranchie :

La vie se présente bien aux femmes, à présent. Regarde, les nationalistes réclament pour elles l'instruction et la fin de la réclusion. Car, tu comprends, le problème des femmes aujourd'hui et qu'elles sont complètement impuissantes. Et l'impuissance vient de l'ignorance et du manque d'instruction. Tu seras forte, toi, j'en suis sûre. Cela me ferait tellement de peine si tu ne l'étais pas.⁸³

Fatima présente l'espoir de toutes les femmes. Elle met l'accent sur les rêves maternels inaccomplis, exprimés explicitement dans les vœux que lui adresse sa mère pour qu'elle les réalise :

⁸⁰ *Rêves de femmes*, op.cit., p.13.

⁸¹ Idem, p.62-63.

⁸² Idem, p.64.

⁸³ Idem, p.165.

Les temps vont devenir moins durs pour les femmes, ma fille. Ta sœur et toi allez recevoir une bonne éducation, vous circulerez librement dans les rues et les jardins, et vous découvrirez le monde. Je veux que vous deveniez indépendantes et que vous brilliez comme des lunes. Je veux que votre vie soit une cascade d'enchantements sereins. Cent pour cent de bonheur. Ni plus, ni moins.⁸⁴

Les souhaits de la mère deviennent une exigence que la narratrice doit impérativement exhausser et ce, en transgressant les lois et les interdits des hommes, en échappant à l'emprise du harem et au poids de la tradition, d'où le rôle de la mère d'offrir une bonne éducation à ses filles, leur assurant le bonheur total. Les bouleversements sociopolitiques contribuent à cette mutation de la condition féminine et la mère, comme beaucoup d'autres femmes, semble gagnée par le changement. Elle envoie sa fille à une école moderne et insiste à l'habiller à la mode occidentale : « Les projets d'une femme se voient à leur façon de s'habiller. Si tu veux être moderne, exprime-le dans les vêtements que tu portes, sinon tu te trouveras enfermée derrière des murs. »⁸⁵

L'Occident devient une source d'inspiration. S'habiller à l'occidentale confère la liberté du mouvement, la liberté d'esprit et l'accès au travail, garant de l'indépendance financière, jugée importante pour échapper à l'hégémonie masculine.

Synonyme d'étouffement et d'enferment, l'habit traditionnel piège les femmes et empêche la liberté du mouvement : « Le haïk [...] a probablement été conçu pour que les sorties des femmes dans la rues deviennent une telle torture qu'elles n'aient plus envie que de rentrer à la maison et de n'en jamais ressortir. »⁸⁶

Le haïk entrave les sorties des femmes ; quand la mère opte pour des habits modernes pour sa fille, c'est sûrement pour lui épargner la torture qui pourrait l'empêcher d'aller à l'école et se sentir à l'aise en classe.

Tante Habiba contribue également au processus éducatif de Fatima : « Elle me disait que j'appartenais à une lignée de femmes dont les rêves étaient forts. »⁸⁷ Tante Habiba renforce la confiance de la petite fille, et l'incite à cultiver sa force afin d'améliorer son avenir, en s'appuyant sur les exemples de sa grand-mère et sa mère. La force est héréditaire dans la lignée matriarcale. Ces femmes, en dépit des contraintes et des circonstances difficiles de l'époque, ont réussi, grâce à leur habilité et leur détermination à obtenir des transformations minimales dans leur vie.

En effet, toutes les femmes du harem ont participé à l'éducation de Fatima. Chacune y contribue à sa manière. En plus de l'enseignement moderne qu'elle reçoit, elle pousse ses études aussi loin que possible. Lors d'une interview accordée à Serge Ménager, l'écrivaine souligne : « Le féminisme ne me vient pas de l'Occident, mais des femmes du harem. [...]

⁸⁴ Idem, p.78.

⁸⁵ Idem, p. 82.

⁸⁶ Idem, p.115.

⁸⁷ Idem, p.207.

Elles étaient enfermées, rêvaient toujours de s'échapper, de s'envoler, de connaître le monde. »⁸⁸

Le harem, lieu d'émergence de la mémoire personnelle, caractérise le retour aux sources, le retour aux origines. En effet, le « je » de l'autobiographie conduit à la biographie des femmes. Dès lors, *Rêves de femmes* devient le récit de vie de sa mère, sa grand-mère et ses tantes. En reprenant leurs désirs, elle les réalise à travers l'écriture où elle dénonce la censure patriarcale et la tradition. Le féminisme de l'auteure naît du rêve d'atteindre le plaisir dans un rapport humain entre le masculin et le féminin où le statut de la féminité est plus important que le féminin et où se lit l'émergence de l'individu femme dans une posture de revendication de droit, de présomption de liberté.

Dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone est consciente de la fugacité du temps et prévoit toutes les mutations qui vont métamorphoser la petite fille en jeune fille puis en une femme adulte :

J'avais gagné deux ou trois centimètres, on me félicitait, et je me rengorgeais. Parfois, pourtant, je prenais peur. Le soleil caressait le parquet ciré et les meubles laqué blanc. Je regardais le fauteuil de maman et je pensais : s « je ne pouvais plus m'asseoir sur ses genoux ». Soudain, l'avenir existait, il me changerait en une autre qui disait moi et ne serait plus moi. J'ai pressenti tous les servages, les reniements, les abandons et la succession de mes morts.⁸⁹

A cinq ans déjà elle fait la part des choses et distingue le passé, le présent et le futur. Elle comprend que le moment présent va disparaître, elle va grandir et se transformer puis mourir. Pourtant la narratrice se rappelle d'une enfance heureuse, l'enfance d'une petite fille parisienne appartenant à l'ancienne bourgeoisie conservatrice. Elle s'enorgueillit des ses parents et les qualifie d'exceptionnels : « mes parents étaient des êtres d'exception, et je considérais notre foyer comme exemplaire. »⁹⁰ Ses parents l'entourent de tous les soins et lui prodiguent une éducation particulière qui la distingue elle et sa sœur des autres enfants : « Au Luxembourg, on nous défendait de jouer avec des petites filles inconnues : c'était évidemment parce que nous étions faites d'une étoffe plus raffinée [...] J'appartenais à une élite. »⁹¹

Cette éducation distinguée crée chez elle un sentiment de supériorité que ses parents ne cessent de renchérir et de renforcer lors des apprentissages de la vie.

Tout en se remémorant son enfance, la narratrice souligne le rôle important de ses parents dans son éducation :

Ma mère, en fervente catholique [...] prit à cœur sa tâche d'éducatrice. Elle demanda des conseils à la confrérie des « Mères chrétiennes », et conféra souvent avec ses demoiselles. Elle me conduisait elle-même au cours, assistant à mes classes, contrôlait devoirs et leçons : elle apprit l'anglais et commença d'étudier le latin pour me suivre. Elle dirigeait mes lectures, et m'emmenait à la messe et aux saluts nous faisons en commun, elle, ma sœur et moi nos prières du matin et du

⁸⁸ Le Maghreb Littéraire, Revue canadienne des littératures maghrébines, Entretien, Vol II, N°4, 1998, p.100.

⁸⁹ *Mémoire d'une jeune fille rangée*, op.cit., p.14.

⁹⁰ Idem, p. 64.

⁹¹ Ibid.

soir. A tout instant, jusque dans le secret de mon cœur, elle était mon témoin, et je ne faisais guère de différence entre son regard et celui de Dieu⁹²

Petite fille, Simone reste dépendante de sa mère qui prend soin de l'enfant qu'elle est. Elle lui apprend les gestes quotidiens de la vie, l'initie à la vie religieuses et prend au sérieux son instruction ; d'où son assiduité et son suivi méticuleux. La conduite de cette femme pieuse semble être conforme à ses croyances. Son dévouement et son zèle lui sont dictés par sa religion au point que la jeune fille y voit la personnification de la foi.

La mère et la fille semblent étroitement liées ; Simone vit constamment sous le regard maternel qui surveille ses faits et gestes les plus intimes.

Son père, quant à lui, l'exhorte pour chacun de ses succès. Tous ses encouragements se traduisent par la réussite de ses longues études : « depuis que j'allais en classe, mon père s'intéressait à mes succès, à mes progrès et il comptait davantage dans ma vie. »⁹³ Le père occupe une place primordiale dans la vie de Simone, lui conseille des lectures et la traite comme une grande personne :

Pour former mon goût littéraire, il avait constitué sur un carnet de moleskine noire, une petite anthologie. Un évangile de Coppée, le Pantin de la petite Jeanne de Banville. Héla, si j'ai su, d'Hégisippe Moreau et quelques autres poèmes. Il m'apprit à les réciter en y mettant le ton. Il me lit à haute voix les classiques, Ruy Blas, Hernani, les pièces de Rosatnd, l'Histoire de la littérature française de Lanson et les comédies de Labiche. Je lui posais beaucoup de questions et il me répondait de bonne grâce.⁹⁴

Simone reçoit une éducation classique comme le veut la société bourgeoise. Son père s'occupe de son esprit et de sa vie intellectuelle. Il l'initie à la lecture des grands classiques, oscillant entre poètes, historiens, dramaturges et romanciers qui ont marqué leur époque. La figure paternelle devient son « mentor » intellectuel qu'elle doit tâcher d'imiter. Tous les enseignements de son père la métamorphosent et lui attribue un objectif dans l'existence. La petite fille n'imagine pas sa vie loin de lui et elle est persuadé que le bonheur lui est garanti tant qu'elle ne le quitte pas.

Or, dès que les parents se heurtent à elle, ils perdent leur fonction et la haine succède à l'amour :

Je refusais de céder à cette force implacable : les mots, ce qui me révoltait, c'est qu'une phrase négligemment lancée « Il fautIl ne faut pas », ruinât en un instant mes entreprises et mes joies. L'arbitre des ordres et des interdits auxquels je me heurtais en dénonçait l'inconsistance.⁹⁵

Le rapport de Simone avec ses parents devient de plus en plus compliqué, car ils briment sa volonté et se sent « la proie de leurs consciences »⁹⁶ Elle s'insurge contre leurs commandements dictés et les règles instaurées pour une conduite exemplaire. Son moi s'oppose à l'arbitre intellectuel (son père) et l'arbitre spirituel (sa mère).

⁹² Idem, p.53-54.

⁹³ Idem, p.28.

⁹⁴ Idem, p. 51.

⁹⁵ Idem, p. 20.

⁹⁶ Idem, p.21.

Dans une tentative d'échapper à leur emprise, elle s'occupe de sa sœur Hélène, surnommée Poupette : « je la tenais pour ce qu'elle était : une semblable, un peu plus jeunes que moi ; elle me savait gré de mon estime et y répondait avec une absolue dévotion. »⁹⁷

La narratrice instruit sa cadette Hélène, lui confie ses connaissances et s'efforce de modeler son esprit en reproduisant une éducation similaire à la sienne. Sa sœur devient une Simone en miniature, un miroir reflétant les progrès qu'elle réalise. La narratrice affirme aussi que sa sœur lui est indispensable : « elle était mon lige, mon second, mon double : nous ne pouvions nous passer l'une de l'autre. »⁹⁸ Hélène est toujours présente pour soulager le sentiment d'isolement de Simone qui ne peut vivre sans son double.

Lors de son adolescence, Simone interroge son moi et se met à la recherche de l'absolu. En raison des livres que son père lui met entre les mains, elle l'accuse de lui semer le doute dans sa tête :

Le scepticisme paternel m'avait ouvert la voie ; je ne m'engageais même pas en solitaire dans une aventure hasardeuse. J'éprouvais même un grand soulagement à me retrouver affranchie de mon enfance et de mon sexe, en accord avec les libres esprits que j'admirais.⁹⁹

Une métamorphose radicale distingue Simone : à la fille obéissante, douce et sensible, succède la fille rebelle et têtue, rejetant tous les principes de son éducation et dégagant une grande aversion envers ses parents. Elle devient athée et dévoile son secret à sa mère :

Elle m'appela dans ma chambre ; elle me demanda avec un peu d'embarras « où j'en étais du point de vue religieux ». Mon cœur se mit à battre : « Eh bien, dis-je, voilà quelques temps que je ne croie plus ». Son visage se décompose. [...] Je regrettais de lui avoir fait de la peine, mais je me sentais bien soulagée : enfin, j'allais pouvoir vivre à visage découvert.¹⁰⁰

En déclarant ouvertement son athéisme, Simone avoue avoir du remords pour la peine causée à sa mère. Dans son affrontement, la petite fille assure sa victoire devant son impuissance.

Ainsi, la petite bourgeoise déclassée renverse les valeurs enseignées par ses parents, dénigre la religion et s'oriente vers une autre littérature rejetant l'ordre familial, dans le but de chercher des substituts aux anciennes valeurs. Elle s'intéresse aux écrivains des années 1920, tel André Gide, dans *Les Nourritures terrestres* « Familles, je vous hais, foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur. » Simone est aussi une fervente lectrice de Maurice Barrès, Paul Eluard et Paul Claudel. Ces derniers refusent comme elle les hiérarchies, la tradition, les valeurs et les cérémonies par lesquelles l'élite bourgeoise se distingue : « je partageais les dévotions des écrivains de la nouvelle génération et je lisais fiévreusement tous les essais de mes aînés. »¹⁰¹

A dix sept ans, Simone n'est plus rangée et se détache de tous les enseignements de son enfance et du monde de ses parents dont elle voit déjà les limites.

⁹⁷ Idem, p.60.

⁹⁸ Idem, p.30

⁹⁹ Idem, p. 138.

¹⁰⁰ Idem, p.226.

¹⁰¹ Idem, p.269.

Etudiante, elle souligne que sa vie a plus de sens qu'avant : « il faut que ma vie serve »¹⁰²
Elle s'accroche plus que jamais aux études car elle est sûre de sa prophétie : les études réaliseront ses rêves ; d'où son acharnement au travail, animé par la grande volonté de réussir. Consciente de l'opportunité qu'elle vient de décrocher en cette époque où l'enseignement après le bac reste l'apanage des garçons, elle se fixe un planning d'étude sans répit et travaille d'arrache pied :

Je comptais acheter en avril ma licence de philosophie, en juin celle des lettres, ces derniers certificats ne me demanderaient pas beaucoup de travail. [...] Je dressais un vaste plan d'études et de minutieux horaires ; je pris un plaisir enfantin à mettre l'avenir en fiches et je ressentais presque la sage effervescence des octobres anciens.¹⁰³

En préparant l'agrégation à l'Ecole Normale Supérieure, Simone fait la connaissance d'un cercle d'intellectuels, Nizan, Herbaud et Sartre, qui influencent sa vie et lui octroient un autre sens. Subjuguée particulièrement par l'intelligence de Jean Paul Sartre, elle s'éloigne de ses idées mystiques et suit le parcours initiatique que lui ouvre son nouvel ami : sa vocation d'écrivain devient définitive.

Ainsi, à travers sa situation, Simone peint celle de beaucoup de femmes de sa génération, celle de son milieu de la bourgeoisie intellectuelle du début siècle. Elle montre aux jeunes filles qu'elles peuvent échapper à l'emprise d'une éducation ferme, vivre librement et acquérir leur indépendance grâce aux études poussées.

Conclusion

« Comment la femme fait-elle l'apprentissage de sa condition, comment l'éprouve-t-elle, dans quel univers se trouve-t-elle enfermée, quelles évasions lui sont permises ? »¹⁰⁴ s'interroge Simone de Beauvoir dans l'introduction de son livre *Le Deuxième Sexe II*.

La réponse à ces questions revient à considérer l'impact de l'espace dans le bouleversement de l'éducation bourgeoise qui est au cœur de notre problématique à travers le récit de la relation parents/fille.

Fatima Mernissi et Simone de Beauvoir sont le produit de leur culture, de l'espace où elles ont évolué, de la singularité de leur éducation, jugée ferme et rigoureuse par rapport à leurs contemporaines. Leur sort n'est pas choisi, il est circonstancié ; d'où la fameuse phrase « On ne naît pas femme, on le devient »¹⁰⁵ que Simone de Beauvoir explique lors d'une interview :

C'est en somme la formule qui résume l'ensemble de mes thèses, et ce qu'elle signifie est très simple, c'est qu'être une femme n'est pas une donnée naturelle, c'est le résultat d'une histoire. Il n'y a pas un destin biologique, psychologique, qui définit la femme en tant que telle. C'est une histoire qui l'a faite. D'abord, l'histoire de la civilisation, qui aboutit à son statut actuel, et d'autre part, pour chaque femme particulière, c'est l'histoire de sa vie, en particulier c'est l'histoire de son enfance, qui la détermine comme femme, qui crée en elle quelque chose qui n'est pas du tout, une

¹⁰² Idem, p.238.

¹⁰³ Idem, p.395.

¹⁰⁴ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe II*, Paris, Gallimard, 1949, p.11.

¹⁰⁵ Idem, p.7.

donnée, une essence, qui crée en elle ce qu'on a appelé quelquefois l'éternel féminin, la féminité.¹⁰⁶

En visant la stratégie mémorielle du passé, les deux écrivaines remontent aux espaces de leur enfance afin de trouver l'origine de leur féminisme.

L'écrivaine marocaine dévoile la condition féminine dans la société patriarcale, dénonce les attitudes culturelles vis-à-vis des rapports entre les sexes et marque le poids de la tradition et des valeurs propres à la culture qui encadrent le statut de la femme.

En Occident comme en Orient, les constructions sociales portent préjudice à la femme assujettie aux discriminations sexistes. Partout, elle subit les supplices des inégalités des genres.

Simone de son côté était tiraillée entre son éducation bourgeoise catholique et le désir des années folles qui répondaient fortement à son envie de liberté.

Ainsi, en nous fiant à l'historicité de Fès et de Paris, la confrontation des deux villes a permis de ressortir les différences socioculturelles qui ont imprégné les deux citadines Fatima et Simone. L'ordre strict qui réglementait la vie des deux narratrices dans la maison de leur enfance montre comment l'identité féminine se construit dans la tradition maghrébine, notamment par la séparation des sexes basée sur de fausses idées religieuses et, dans la société bourgeoise féminine où les femmes se trouvent aussi piégées par des frontières mentales qui restreignent leur liberté et régissent leur vie.

Cependant, les deux narratrices ont bénéficié du discours progressiste des parents ainsi que des changements sociaux qui ont atteint leur pays, essentiellement la scolarisation des filles.

¹⁰⁶ Jean-Louis Servan Schreiber reçoit dans son émission « Questionnaire » sur TF1 la philosophe et écrivain Simone de Beauvoir, venue parler des raisons de son engagement en tant que féministe le 6 avril 1975.

Bibliographie

- Bachelard Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1961.
- Beauvoir (de) Simone, *Le deuxième Sexe II*, Gallimard, 1949.
- Beauvoir (de) Simone, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, 1958.
- Beauvoir (de) Simone, *La force des choses*, Gallimard, 1963.
- Bédard Mario, *Une typologie du haut lieu, ou le quadrature d'un géosymbole*, Cahier de géographie du Québec, vol.46, n° 127, 2002.
- Bourneuf Roland, Réal Ouellet, *L'univers du roman*, Paris, PUF, 1972.
- Breux Sandra, *Ces spectres agités (Louis Hamelin, 1991) : analyse géocritique*, Cahier de géographie du Québec, vol.52, n° 147, 2008.
- Bunting Madeleine, *Can Islam liberate women?*, The Guardian, 8 décembre, 2001.
- Fatima Mernissi, *Rêves de femmes*, Paris, Michel Albin, 1994.
- Kajaj Khalid, « La maison traditionnelle à Tétouan : patrimoine mémoriel et architecture domestique », dans Pierre Erny (dir) *Cultures et habitats : douze contributions à une ethnologie de la maison*, Montréal, L'Harmattan, 2000.
- Méo (Di) Guy, *De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe*. L'Espace Géographique, n°4, 1990.
- Mitterand Henri, « Le lieu et le sens : l'espace parisien dans Ferragus de Balzac », dans *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1986.
- Serfaty-Garzon Perla, *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité*, Montréal, Editions du Méridien, 1999.
- Servan Schreiber Jean-Louis reçoit dans son émission « Questionnaire » sur TF1 la philosophe et écrivaine Simone de Beauvoir, venue parler des raisons de son engagement en tant que féministe le 6 avril 1975.

